

1

On ne naît pas en colère, on ne naît pas avec le souffle du poète et la fureur du juste.

Petit Jean voit le jour dans l'entre-deux-guerres, dans un milieu relativement aisé, au sein d'une famille fonctionnelle, baignée d'amour et de joie, où la musique a sa place, certes, mais n'est le métier d'aucun des deux parents. *A priori*, rien ne destinait Jean Tenenbaum à devenir l'un des chanteurs les plus engagés de sa génération, ayant tout au long de son existence la justice et le droit à la révolte comme cheval de bataille. Les aléas de la vie, l'histoire, la filiation paternelle et les drames, aussi bien intimes qu'universels, ont façonné l'auteur-compositeur-interprète qu'il deviendra. Au fond, le xx^e siècle a fait de Jean Tenenbaum un Jean Ferrat... En revanche, comme le dit un certain Le Forestier des années plus tard : on naît tous quelque part. Géographiquement d'une part (à Vaucresson pour Jean, banlieue cossue d'une France qui se remet péniblement de la Grande Guerre et sent souffler le vent mauvais d'une seconde), mais aussi dans l'hérédité des aïeux qui nous ont précédés. Oui, tout enfant est issu d'une lignée, avec son

histoire et ses bagages. Ainsi, Jean Tenenbaum est le produit de l'amour de Mnacha et Antoinette.

Mnacha Tenenbaum, Juif immigré russe, est né le 15 août 1886, d'un Samuel et d'une Broucha à Ekaterinedar, bourgade rebaptisée par la suite Krasnodar. Tout, du nom impropronçable de sa ville d'origine, aux parents dont on ne sait rien, en passant par cette contrée lointaine qu'est le Caucase, bercée de fantasmes enneigés d'Extrême-Occident, nous dépeint le tableau d'un homme qui a vécu un début de vie à mille lieues de la France où grandira Jean. Un exotisme cependant traversé de tumultes... Lorsqu'il arrive en France à seulement 20 ans, il est déjà orphelin de père depuis sa tendre enfance, et orphelin de mère depuis 5 ans. De son exil, personne ne sait rien et tout le monde suppute. Une extrapolation facile à effectuer vu la conjoncture de la Russie de cette époque, baignée d'intolérance, d'ignorance et de haine ; haine qui viendra rattraper Mnacha et le reste du monde quelques années plus tard. Son déracinement a donc très probablement été motivé par les persécutions des dernières années russes tsaristes et ses vagues de pogroms éminemment violents, dont celles des années 1903-1906. Persécution, pillage, meurtre, viol ; les Juifs sont perçus comme la source de tous les maux et sont alors tyrannisés sans vergogne. Si la majeure partie des pogroms ont lieu dans des villes assez éloignées de celle où grandit Mnacha, l'antisémitisme latent de la Russie a bien évidemment traversé les plaines pour s'étaler partout sur ce pays dont la taille équivaut à celle d'un continent. S'ajoute à cela la situation économique catastrophique et l'échec de la première révolution russe de 1905. Les raisons s'accumulent rétrospectivement et, même si ce futur père ne mentionnera jamais les motifs de ce départ, on comprend sans difficulté ce désir de recommencer sa vie ailleurs. Du reste, tout dans

le comportement de Mnacha concourt à suggérer qu'être juif n'est pas chose facile dans le cœur de ce père expatrié ; au point de ne pas mentionner à son fils ses origines juives avant que la Deuxième Guerre mondiale l'en oblige... Un poids trop lourd à porter ? Une enfance baignée de persécution et source de trauma ?... Dans tous les cas, une filiation qui se fauilera dans les bagages du fils et viendra faire éclore un chant aussi mélancolique que furieux.

Des premières années vécues en France par cet apatride, on n'en sait pas plus. Encore une fois, on les imagine aisément laborieuses, déstabilisantes. Il y a une langue à apprendre, une culture et des coutumes à assimiler. Il faut s'intégrer... Sur ce plan-là, Mnacha s'en sortira avec brio. En 1913, il s'installe à Paris où il devient artisan bijoutier dans le Marais. Pour un immigré, c'est signe d'une force d'adaptation, d'un désir ardent d'appartenir et de se construire une vie. Ce besoin d'effacer un passé tumultueux au profit d'une vie française « pleine » devient d'autant plus évident lorsque l'on sait qu'il ne parlera jamais autre chose que le français avec sa famille et qu'il se fera à terme appeler Michel à la place de Mnacha, nom à haute connotation juive d'Europe de l'Est. Cet effacement total des origines lui était peut-être nécessaire, mais n'est jamais chose facile ; ni pour la personne concernée ni pour ceux qui suivront et porteront le nom. Mais Mnacha est avant tout un modèle de réussite. Très vite, il possède son propre atelier de joaillerie, puis acquiert prestige et reconnaissance, devenant durant quelques années l'un des créateurs les plus demandés par les grands noms de la mode et du luxe. Jusqu'à l'arrivée de la crise dans les années 1930, où les bijoux et les parures ne sont plus la priorité des Français. Aussi, il existe plusieurs formes de réussites, autant de parcours que de vie, et c'est auprès d'une Antoinette que

Michel trouvera l'amour et la mère de ses enfants ; un autre modèle à offrir, une autre histoire.

Antoinette Malon, née le 8 novembre 1888 à Paris, est, elle, française de souche. D'origine auvergnate, bien qu'elle n'ait jamais vécu dans la région, elle est issue d'un milieu pour le moins modeste. Un prolétariat pur et dur qui lui aussi se glissera dans les préoccupations du chanteur que deviendra Jean. Jeune, elle travaille dans le domaine original de la production et création de fleurs artificielles. Elle deviendra finalement mère au foyer, avec du pain sur la planche, quatre bouches à nourrir, puis quatre existences à protéger et un mari en moins... À l'époque, elle vit à Paris dans le même quartier que Mnacha. On suppose alors que leur rencontre est née d'un voisinage. Paris, qui depuis toujours accueille des personnes d'horizons pour le moins éloignés, permet au sort de réunir des destins qui autrement ne se seraient jamais croisés. Hormis vivre dans la même ville, un autre point crucial réunit ces deux futurs parents : comme pour toutes les personnes nées à la fin du XIX^e siècle, le contexte historique les oblige à traverser non pas une, mais deux guerres mondiales consécutives ; sans compter les crises économiques et le contexte géopolitique incertain.

Pour l'instant, Mnacha ne s'en sort pas trop mal (l'histoire le rattrapera de la pire manière qui soit). Petit bout de chance, il n'a pas été appelé pour la Première Guerre mondiale, et sa rencontre avec Antoinette lui permet de réaliser son rêve, ce pour quoi il a traversé un continent. L'apatride qu'est Mnacha, devenu Michel, fonde une famille ; une famille « française ». Ils sont bénis d'un premier enfant le 17 juillet 1916. Une petite Raymonde qui donnera son nom à la villa achetée plus tard, où naîtra Jean. Le premier chérubin, source

de toutes les joies, symbole du départ de l'aventure : celle de la famille Tenenbaum. Ils se marient quelques mois plus tard (le 8 décembre 1917) dans le III^e arrondissement, tandis qu'Antoinette est enceinte du second. Il n'est pas si facile pour un étranger – sans papier, sans famille, sans passé – de se marier, mais pas impossible. Rien ne les arrêtera. On voit d'ailleurs ici poindre chez le couple les traces d'une modernité, d'un droit de vivre et de penser hors des clous imposés : un premier enfant hors mariage, une union entre un étranger et une Française du terroir ; enceinte qui plus est. Qu'à cela ne tienne, on les imagine heureux, vivant les émois du début de la vie commune dans leur petit appartement du 132 de la rue de Turenne, quartier d'ailleurs connu pour abriter les fonderies d'or et de nombreux Juifs ashkénazes... Ce n'est pas sans rappeler une certaine « môme », une ambiance, une liberté empreinte de difficultés.

La famille s'agrandit donc à vue d'œil. Après Raymonde suivront André, premier garçon né le 5 juin 1918, puis Pierre, sept ans plus tard, le 20 mars 1925. Début de fratrie, une famille nombreuse en devenir. D'ailleurs, dès 1920, les Tenenbaum quittent Paris et s'installent à Vaucresson, en Seine-et-Oise. Petit village de 2000 habitants à moins de 20 km de la capitale. On y vit une existence à mi-chemin entre banlieue et campagne, où grandes demeures et petites maisons se côtoient, entourées de nature. Il s'avère que les affaires rue de Turenne marchent pour Mnacha et leur permettent d'acquérir une belle villa d'un étage avec jardin, cour, bassin, potager. Les voilà devenus bourgeois. Peut-être pas du jour au lendemain, mais assez rapidement pour qu'on s'émerveille de la fulgurance du chemin, des échelons sociaux montés. Trois ans après le mariage, une prolétaire et un immigré russe se retrouvent à vivre avec un piano

dans le salon, une éducation musicale pour la mère et la fille, une vie sociale de quartier et des domestiques, le tout dans une demeure cossue. Ils y hébergent aussi Léontine, la sœur d'Antoinette, veuve de la Grande Guerre et – bien pire encore – ayant perdu son fils d'une péritonite.

Tout ce qui manque au tableau est la nationalité française à ce père qui pourvoie pour six personnes une vie pour le moins confortable. Mnacha, devenu déjà Michel pour son entourage, lance une demande de naturalisation en 1927 et l'obtient l'année suivante, précisément le 24 juillet 1928. Mnacha jouit à l'époque de nombreuses « qualités » ostentatoires, qui participent à cette naturalisation relativement rapide. Il est apprécié par son entourage, vit sur le sol français depuis plus de 20 ans, exerce une profession prestigieuse pour laquelle il est renommé et a réalisé l'exploit de construire une vie aisée pour lui et sa famille. En outre, tout ce qu'il représente, tout ce qu'il a construit tend à montrer un homme déjà français de cœur depuis longtemps, et il y a fort à parier que l'État français de l'époque était hautement sensible sur ce point-là.

C'est donc d'un père et d'une mère français que, le 26 décembre 1930, au lendemain de Noël, à Vaucresson, vient au monde Jean Tenenbaum.

2

Clin d'œil : Jean Tenenbaum, futur Ferrat, naît quelques semaines après la première « fête de l'huma » et un an après le jeudi noir de Wall Street... Ironie ou symbole, le second fait aura cependant de véritables conséquences sur la vie familiale. En effet, le krach provoque une chute sans précédent des bourses mondiales, qui déclenche elle-même une crise économique dramatique. D'abord purement américaine, elle prendra un certain temps à traverser l'Atlantique, mais se répandra finalement en Europe ; un début de dépression après quelques années « folles ».

Lorsqu'éclate la crise financière aux États-Unis, Mnacha ne s'inquiète pas réellement. Certains crient déjà à l'apocalypse, d'autres voient les kilomètres qui séparent les deux continents, sans se rendre compte des liens étroits qui, déjà, unissent les économies entre elles et les rendent interdépendantes. Pour l'instant, Mnacha habite entre les champs de sa commune (d'une France encore rurale) et les Parisiens aisés qui lui commandent des bijoux. Il faudra attendre que la France soit réellement touchée par l'extension de la crise américaine (entraînant, à moindre mesure, une réelle hausse du chômage), pour que les conséquences atteignent la vie

professionnelle florissante de cet artisan. Car, inexorablement, l'industrie du luxe se voit attaquée d'un ralentissement considérable. Même la grande bourgeoisie se serre la ceinture. La faillite du système pousse les gens à se séparer du « superflu » ; bijoux et parures deviennent inabordables.

Ainsi, Mnacha est forcé d'abandonner le métier de joaillier qui lui a pourtant permis de réaliser son rêve en une petite décennie seulement. Mais, qu'à cela ne tienne, l'homme a de la ressource et se lance dans une reconversion surprenante : il se fait marchand de fruits et légumes. Il a du flair, les fruits et légumes sont quasiment des produits de première nécessité. Il fait cependant d'abord commerce de fruits exotiques pour des clients aisés parisiens, puis change son fusil d'épaule et se tourne vers des denrées plus ordinaires. Michel sait se réadapter sans cesse. Homme pragmatique, il a déjà prouvé qu'il était en mesure de se réinventer en quittant son pays natal sans un sou, pour rejoindre ce qu'il pensait être la patrie des droits de l'homme. Cela n'empêche que le train de vie familiale en prend un coup, et Mnacha est obligé de se séparer de la bucolique villa Raymonde, pour entrer en possession d'une petite boutique à Versailles, rue Carnot.

La famille quitte Vaucresson alors que Jean n'a que cinq ans et s'installe donc à Versailles, ville bourgeoise à la symbolique hautement royale. Un paradoxe en soi, doublé du paradoxe qui suivra : Jean y vivra une vingtaine d'années, en banlieusard version chic, avant de devenir le porte-parole des opprimés et des déclassés, et de finir sa vie en Ardèche... Tout parcours de vie est ponctué des lieux d'habitation, marqué de géographie autant que des origines parentales. Jean Ferrat sera ainsi riche d'une multiplicité de modèles, qui participera très certainement à la subtilité de son discours politique engagé.

Pour l'instant, l'enfant est le plus jeune de la fratrie. Il est probablement le seul à ne pas souffrir de ce changement de régime, de ce déménagement forcé. Sans compter que, si la vie familiale perd en qualité, elle ne tombe pas dans la misère non plus. Ils emménagent dans un quartier agréable, à quelques pas du château, dans l'immeuble d'un ancien hôtel particulier construit sous Louis XIV. Ils intègrent tous, chacun en fonction de leur âge, une nouvelle école. Jean rejoint très vite Pierre dans son école communale de quartier. Ce dernier se rappelle que les premiers temps ont été durs pour le cadet, qui réclame sans cesse sa mère : preuve que le cocon familial est nourri d'amour et de confort. Raymonde intègre le lycée un temps, mais le quitte finalement. Il faut travailler au plus vite afin de participer aux fins de mois difficiles de la famille. André, l'aîné, prend, lui, les devants de la guerre et, dès 1937, entre dans l'armée de l'air. Il n'aura pas l'occasion de combattre, mais la démarche première n'en est pas moins courageuse : on ne laisse pas l'envahisseur à la porte de chez soi sans réagir. Surtout vu l'ennemi en question, qui prend peu à peu au cours des années 1930 l'apparence d'un monstre. Les Tenenbaum sont alors une famille lambda, ni riche ni excessivement pauvre, vivant au gré des saisons, des fruits et légumes vendus par le père, des nouvelles inquiétantes qui s'accumulent, des dimanches en famille que l'on imagine joyeux et vivants.

Et puis, la cellule familiale ne se réduit pas aux Tenenbaum, il y a aussi Tantine. Léontine, la sœur aînée d'Antoinette, partage leur toit depuis longtemps déjà. La Première Guerre lui a arraché un mari, mais, surtout, une péritonite lui a volé son unique enfant. Il est hors de question pour Antoinette et Mnacha d'abandonner cette femme à son triste sort. La notion de famille veut dire quelque chose chez les Tenenbaum, et

Tantine en fait donc partie intégrante. Au-delà d'un cadre de vie qui soulève très certainement un peu la douleur des pertes successives, c'est l'arrivée de Jean qui change la donne et rouvre la porte à un rôle pour cette tante qui ne manque pas de tendresse. Sans doute a-t-elle reporté l'amour pour son enfant défunt sur ce petit bout de chou. Tous les enfants se rappellent à quel point elle tenait le rôle de seconde maman, Jean le premier, avec qui le lien est peut-être encore plus fort et qui n'hésite pas à dire :

— J'ai été élevé par ma tante.

Il faut dire qu'Antoinette a déjà beaucoup de pain sur la planche, un mari, quatre enfants, des changements de vie auxquels il faut savoir s'adapter, un contexte social angoissant. Multiplier les sources d'amour et de soin pour un enfant est toujours positif et s'avère un fait presque rare en ces temps troublés. Jean lui-même le reconnaîtra plus tard :

— [...] entre ma mère, ma sœur – qui était déjà une jeune fille – et ma tante, j'ai été entouré de beaucoup d'affection, et de toute évidence cela m'a donné un certain équilibre. Ce sont des bases fondamentales pour un jeune. [...] Cela se ressent dans une vie.

À cela s'ajoute la musique, autre source primordiale de joie et d'ouverture d'esprit. À la maison, on écoute les retransmissions de concerts à la radio. Antoinette, la maman, a suivi de réels cours de chant à l'époque faste de Vaucresson (alors que les finances le permettaient). Avec sa voix de soprano, elle chante des airs d'opéra devant les amis, puis à la maison avec les enfants, qui comme tous bambins leur préfèrent la chansonnette française (Damia, Mistinguett, Maurice Chevalier). Trenet, grande idole de la France à l'époque, occupe une place de choix dans la famille, tout comme Mireille et son « Couchés dans le foin ». Des rythmes et des mélodies influen-

cés par le jazz qui fait rage aux États-Unis comme en France. Le phonographe, la radio, puis le cinéma parlant font de cette époque une transition : la musique devient populaire, au sens où elle atteint tous les foyers. Les chanteurs comme Trenet, Tino Rossi ou Fernandel et Gabin (au départ dans le music-hall) passent même au cinéma, les mettant sous les feux des projecteurs. Toutes les cultures se rencontrent. Nous sommes au carrefour florissant d'un désir de chanter, de chanter librement. Et si ni Mnacha ni Antoinette ne jouent d'un instrument, Jean naît donc dans un univers de mélomanes. Dans un entretien avec Bernard Pivot, il dira avec beaucoup de poésie :

— Ils m'ont transmis dans la tendresse leur passion pour la musique.

Tendresse et musique, voilà bien deux termes qu'il n'est pas étonnant de voir réunis dans la bouche de Jean Ferrat. La tendresse sera omniprésente dans les compositions du chanteur, et l'on voit ici que les deux sont venus se loger en son cœur dès son plus jeune âge. Tout le monde sait à quel point les musiques écoutées à l'enfance marquent et influencent tout au long de la vie ; elles sont souvent intimement liées à l'environnement familial. À y regarder de plus près, entre la musique qu'il composera plus tard et celle qui baignait leur appartement, on ne peut qu'affirmer que Jean Tenenbaum a vécu une enfance heureuse jusqu'à la guerre. Une enfance choyée et enjouée. À la maison, on est nombreux, on rit, on chante, on se désole, on se soutient.

Mais tout le soutien du monde ne peut faire barrage à ce qui gronde durant les années 1930. Période d'attente du pire, l'espoir de voir le conflit disparaître avant d'exploser diminuant chaque jour un peu plus. La guerre qui se dessine paraissant, qui plus est, nourrie des pires haines. Chez les voisins de l'est, les régimes autoritaires s'emparent peu à peu

du pouvoir. Malgré l'espoir fou de voir la France changer, avec l'arrivée du Front populaire, c'est la peur qui gagne. La peur que la gangrène fasciste ne contamine la France. Il faut s'imaginer Antoinette et Mnacha, comme nombre d'autres parents, assis à côté du poste de radio, observant le conflit et le fascisme se déployer, tandis que le petit Jean joue aux petites voitures.

En janvier 1933, Hitler, déjà tristement connu, est nommé chancelier du Reich, marquant ainsi le début du III^e Reich. On ne sait pas encore qu'il durera 12 ans, qu'il sera à la source des plus grandes atrocités commises au nom de la haine, pas plus qu'on ne sait ce qui se passera dans le camp de concentration de Dachau qui ouvre 2 mois après, le 22 mars. Mais tout ça n'augure rien de bon. D'ailleurs, Hitler obtient les pleins pouvoirs le lendemain même, puis le parti nazi devient parti unique. À l'été de l'année suivante, Hitler prend le rôle de chancelier en plus du président du Reich, devenant alors le Führer... Jean Tenenbaum n'a que quatre ans, il ne sait pas, ne voit pas, ne comprend pas. Peut-être pressent-il dans les yeux de son père l'anxiété et la désolation, son père dont l'exil cherchait à fuir les persécutions et l'antisémitisme ; peut-être pas. Car à la maison, on ne parle pas politique. Tabou ou protection contre un monde trop sombre, chez les Tenenbaum, on n'appartient à aucun parti ni à aucun culte religieux. Dans une interview au *Nouvel Obs*, Jean se rappellera cependant qu'à l'époque « il y avait les Ritals, les Polaks et les Juifs... autour de nous régnaient le racisme et la xénophobie ». Sauf que, justement, lui n'était rien de tout ça (pas encore, pour ainsi dire) et vivait dans un milieu relativement préservé, Versailles étant un lieu plutôt policé.

Dans tous les cas, le conflit enfle. La guerre d'Espagne – tournant de cette période d'avant-guerre – éclate le

18 juillet 1936. Elle devient le laboratoire d'un conflit futur plus étendu. Mais c'est son épicentre, le bombardement de civils à Guernica, le 26 avril 1937 (qui inspirera l'œuvre la plus connue de Picasso) qui en est le symbole, préfigurant les stratégies de la guerre totale appliquées plus tard, lors de la Seconde Guerre mondiale. Cet acte barbare donne alors un aperçu de l'horreur à venir. Cette fois-ci, Jean a sept ans. Même si, comme tout enfant choyé, ses parents tentent probablement de le préserver, il ne peut pas passer à côté de l'angoisse internationale comme individuelle.

Car déjà, l'Allemagne annexe les Sudètes. Enfreignant toutes les règles édictées par le traité de Versailles, Hitler multiplie les provocations. Il devient un héros pour ce pays qui vit l'échec de la Première Guerre mondiale et les mesures sévères qui ont suivi comme une injustice. Se refermer sur leur identité, solution simpliste et démagogique, puis prendre les Juifs comme un bouc émissaire n'a que trop de succès. Aussi, la guerre est maintenant inévitable, Hitler étant déterminé à écraser l'Europe, à étendre son hégémonie au plus large ; et les idées aryennes fascistes qui vont avec.

À l'été 1938, Antoinette, Mnacha, Tantine et les enfants entreprennent alors un drôle de « voyage ». Des vacances en Auvergne, terre d'origine d'Antoinette, où elle a encore de la famille. Un séjour qui ressemble étrangement à un repérage. Peut-être la situation européenne n'est-elle pas un sujet de conversation chez les Tenenbaum, mais il paraît alors évident que l'inquiétude parentale est là. Si on ne parle pas beaucoup, on n'est pas naïf chez les Tenenbaum. Ainsi, à Saint-Nectaire, ils passent ce qui pourrait être décrit comme des vacances idylliques. Sauf que, étrangement, ils finissent par prendre leurs quartiers chez d'autres membres de la famille, dans le petit village de Perrier. Il n'est plus question de vacances : les

enfants sont inscrits à l'école du coin, s'en vont courir dans les champs et les bois qui entourent la maison modeste. Que serait-il arrivé si la famille avait choisi de rester ? Le pire du drame aurait-il été évité ? Nul ne le sait.

Car suite aux accords de Munich, où Daladier pour la France et Chamberlain pour l'Angleterre décident de ne pas s'opposer clairement à Hitler pour éviter la guerre, donnant l'illusion d'une trêve possible (le calme avant la tempête), la famille retourne vivre à Versailles. Fini les vacances et la vie champêtre. Sauf qu'au lieu de se tasser, les choses s'enveniment. Et dans la vie de Jean, comme dans celle des milliers de familles, tout s'accélère...

Nous sommes le 9 novembre 1938. Dans un peu plus d'un mois, Jean aura huit ans. De l'autre côté de la frontière, une nuit de sang se prépare, une nuit où tant de verres et de vies seront brisés, qu'on la nommera la Nuit de cristal (*Reichskristallnacht*). Premier véritable pogrom contre les Juifs d'Allemagne, des centaines de lieux de culte et des milliers de commerces seront engloutis. Entre les Juifs tués le soir même, les blessés et les quelque 30 000 déportés, au final, la Nuit de cristal deviendra le point culminant de la vague antisémite nazie d'avant-guerre et le symbole des prémices de la Shoah : l'horreur du projet hitlérien prend forme pour ceux qui veulent bien regarder les faits en face.

On imagine alors Mnacha regarder d'un œil mauvais son univers se métamorphoser et faire écho à ce qu'il a fui. Pas encore d'inquiétude pour sa propre personne, il ne se vit plus ni Juif ni Russe. Et même si on ne saura jamais réellement ce qui se tramait dans la tête de ce père au parcours complexe, le spectacle reste catastrophique. Le pire cauchemar est là.